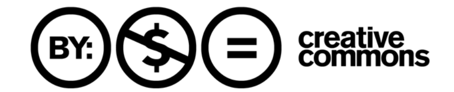


Topoi

Le sanctuaire romain de Chhîm. Évolution et mutations d’un site cultuel de la montagne libanaise

Ingrid Périssé-Valero



LE SANCTUAIRE ROMAIN DE CHHÎM
ÉVOLUTION ET MUTATIONS D'UN SITE CULTUEL
DE LA MONTAGNE LIBANAISE

Les temples élevés à l'époque impériale dans les montagnes du territoire libanais forment sans aucun doute l'un des ensembles les plus remarquables du bassin méditerranéen, en raison du nombre important de vestiges conservés et de leur forte concentration sur un tout petit territoire. De plus, leur état de conservation est souvent bon, voire excellent [1]. Mais force est de constater que ces lieux de culte restent encore assez mal connus et que les études systématiques font cruellement défaut. Néanmoins, quelques remarques d'ordre général peuvent être formulées :

---

1. Abréviations bibliographiques :
NORDIGUIAN 1997 = L. NORDIGUIAN, « Le temple de Marjiyyat (Chhîm) à la faveur de nouvelles fouilles », *Topoi* 7 (1997), p. 945-964.
PÉRISSÉ et NORDIGUIAN 2002 [2004] = I. PERISSÉ et L. NORDIGUIAN, « Le sanctuaire romain de Chhîm », dans WALISZEWKI, TARAZI *et al.* 2002 [2004], p. 29-41.
Römische Tempel = D. KRENCKER et W. ZSCHIETZSCHMANN, *Römische Tempel in Syrien*, Berlin et Leipzig (1938).
WALISZEWKI, TARAZI *et al.* 2002 [2004] = T. WALISZEWKI, R. TARAZI *et al.*, « Village romain et byzantin à Chhîm-Marjiyat. Rapport préliminaire (1996 – 2002) », *BAAL* 6 (2002), p. 5-105.
Je tiens à remercier P.-L. Gatier et G. Labbé pour leur relecture attentive et leurs remarques critiques.

. On doit le premier recensement des temples de la région à la mission archéologique allemande de Baalbek au tournant du XX^e siècle : si l'on s'en tient strictement aux frontières modernes du Liban, une quarantaine de temples avaient été inventoriés par les membres de l'équipe d'O. Puchstein, voir *Römische Tempel* et Th. WIEGAND (éd.), *Baalbek. Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen in der Jahren 1898 bis 1905*, vol. I-III, Berlin (1921-1925). Par la suite, dans des recueils de photographies, près de 70 temples ont été regroupés par G. Taylor (G. TAYLOR, *The Roman temples of Lebanon. A pictorial guide*, Beyrouth, 2^e édition [1986]) et, plus récemment, par L. Nordiguian (L. NORDIGUIAN, *Temples de l'époque romaine au Liban*, Beyrouth [2005]). Dans une thèse de doctorat soutenue en 2007, j'ai recensé sur le seul territoire libanais 83 sanctuaires – et non temples – avérés par les vestiges archéologiques, auxquels il convient de rajouter 37 sites pour lesquels l'identification cultuelle pose problème.

Topoi 16 (2009)
p. 65-92



Fig. 1 – Carte de répartition des sanctuaires
dans les montagnes libanaises à l'époque romaine.

si la densité des monuments est remarquable, leur répartition est très variable selon les régions (*Fig. 1*). Ainsi, sur le versant maritime du Mont Liban, la majorité des sites est concentrée dans la moitié septentrionale, au-dessus de Beyrouth, alors que la présence des temples est très faible au sud de ce même point [2] où Chhîm, dans

2. Fait déjà relevé au XIX[e] siècle par E. Renan (E. RENAN, *Mission de Phénicie*, Paris [1864-1874], p. 506).

l'arrière-pays de Sidon, se trouve particulièrement isolé. Dans l'hinterland, des foyers de sanctuaires sont regroupés en chapelets dans les avants-monts libanais de la Beqa' centrale et sur les contreforts occidentaux de l'Hermon, tandis que le massif de l'Anti-Liban semble, *a contrario*, quasi désertique. Il faut toutefois bien garder à l'esprit que cette distribution disparate, liée en partie à des facteurs d'ordre géographique – la question de l'alimentation en eau et la présence des sources notamment – reflète avant tout l'état de la documentation disponible [3].

Dans cette distribution hétérogène, le milieu rural, bien qu'inégalement prospecté, est mieux connu que le contexte urbain : les sanctuaires des cités côtières sont très difficiles à appréhender et ce sont surtout les sources écrites et la numismatique qui témoignent des quelques connaissances que nous en avons aujourd'hui. Les seuls lieux de culte *intra-muros* conservés à ce jour sont ceux de Baalbek – ce sont également ceux qui ont été le plus étudiés [4]. Face à cette gigantesque création impériale, les montagnes du Liban opposent une autre architecture, certes plus modeste, mais d'un intérêt aussi grand pour l'histoire des religions et de l'architecture sacrée. Ces temples, dans leur majorité, sont situés sur des points culminants, dans une position dominante, et sont souvent présentés comme des hauts-lieux. Cependant, les sanctuaires véritablement isolés semblent rarissimes ; une prospection pédestre autour des sites révèle le plus souvent qu'ils étaient rattachés à un habitat, plus ou moins distant et développé, dont Chhîm constitue aujourd'hui l'exemple le mieux connu [5].

Une question qui reste, à l'heure actuelle, très problématique est celle de la chronologie de ces édifices cultuels. Les inscriptions monumentales datées relatives à des étapes de construction ne sont guère nombreuses, de même le décor architectural a été trop peu étudié pour permettre une classification fondée sur des critères stylistiques. Faute de mieux, l'on en revient toujours à la méthode employée par D. Krencker et W. Zschietzschmann, qui avaient établi une chronologie sur

3. Ainsi, si l'on prend l'exemple de l'Anti-Liban, ce massif reste une zone mal explorée, mais de futures investigations donneront peut-être une autre image de l'occupation antique. Voir à ce propos P.-L. Gatier et I. Umeiri, « Deir Nébi Younan. Un temple romain méconnu dans l'Anti-Liban », *Syria* 79 (2002) p. 288.

4. Depuis les premiers travaux menés au tournant du XX[e] siècle par les Allemands (voir *supra*), les sanctuaires de Baalbek ont donné lieu à une bibliographie féconde. L'étude de ces monuments a été reprise récemment par l'Institut de Berlin, voir en tout dernier lieu M. van Ess, *Baalbek / Heliopolis : Results of archaeological and architectural research 2002-2005, German-Lebanese colloquium, Berlin 2006* (*BAAL* Hors Série 4), Beyrouth (2008). Il convient toutefois de citer ici la découverte récente à Beyrouth, dans le secteur de Raifi, des fondations d'un sanctuaire qui occuperait une superficie d'environ 600 m^2. Parmi les vestiges, un autel porterait une dédicace à la triade héliopolitaine et à Leucothéa. Les fouilles, menées en 2004-2005 par le Service des Antiquités libanaises, n'ont pas été encore publiées.

5. Concernant le village de Chhîm, voir en dernier lieu Waliszewki, Tarazi *et al.* 2002 (2004), p. 15-21.

des critères architecturaux assez catégoriques : la présence ou non d'un podium, l'emploi de l'ordre dorique, le mégalithisme, la richesse du décor, etc… En somme, si l'on schématise leur système, plus un temple était simple et plus il était ancien. Ils avaient ainsi mis en évidence deux grandes périodes de construction, une première au Ier siècle apr. J.-C. (« groupe ancien ») et une seconde entre le début du IIe et le milieu du IIIe siècle (« groupe tardif ») [6]. À la lumière de travaux plus récents, il s'avère que leur classification typo-chronologique doit être revue et que si le IIe siècle apr. J.-C. est la période de plus forte activité architecturale au Liban, les constructions et réfections encore attestées dans la première moitié du IVe siècle sont révélatrices de la vigueur du paganisme à la fin de l'Antiquité. Les raisons de cette activité architecturale féconde à l'époque impériale sont généralement interprétées comme la volonté de pérenniser des lieux de culte plus anciens et modestes, mais ce postulat n'a été confirmé que dans de très rares cas, comme sur l'acropole de Byblos où les fouilles anciennes ont révélé la présence d'un sanctuaire dès le Bronze Ancien, plusieurs fois reconstruit et remanié jusqu'à l'époque romaine [7].

Le site de Chhîm est situé à environ 550 m d'altitude sur le versant maritime du Mont Liban, dans l'Iqlim al-Kharroub, sur un des principaux axes de communication entre la côte et les cols de la haute montagne. Le site est installé sur une série de replats étagés et orientés vers le sud qui offrent un panorama sur les premiers contreforts du Djebel Barouk et, au-delà, la mer. Sur ces terrasses se sont répartis le village et ses huileries, les nécropoles et le sanctuaire. Les ruines de ce dernier avaient attiré l'attention au XIXe siècle d'un agent consulaire détaché dans la région, A. Durighello, qui en avait fait parvenir à E. Renan une brève description [8]. C'est en 1911 que le site fut de nouveau mentionné : un missionnaire, l'abbé Harfouche, publia une photo de la corniche au disque ailée et rédigea une description très succincte des vestiges [9]. Il alerta S. Ronzevalle, qui, l'année suivante, consacra aux ruines les lignes suivantes :

---

6. Voir *Römische Tempel*, p. 271 sq.

7. Voir M. Dunand, *Fouilles de Byblos : l'architecture, les tombes, le matériel domestique, des origines néolithiques à l'avènement urbain*, Tome V, Paris (1973), p. 24-40 ; B. Soyez, *Byblos et la fête des Adonies,* EPRO 60, Leyde (1977), p. 3-5 et 16-28.

8. E. Renan, *op. cit.* (n. 2), p. 511 (Schéhîme). Plus précisément, l'agent Durighello avait transmis l'information à Ch. Gaillardot, chargé des fouilles de Sidon pour E. Renan. Le savant ne s'est ainsi jamais rendu à Chhîm ; par manque de temps, il déléguait souvent à ses collaborateurs des prospections sur des sites aux ruines jugées dignes d'intérêt. Les quelques lignes qui furent consacrées à Chhîm dans sa *Mission de Phénicie* n'en sont pas moins proches de la réalité.

9. *Al Machriq* (1911), p. 200, en arabe. Chhîm – et de manière plus large, tout le versant maritime du Mont Liban au sud de Beyrouth – a échappé à la grande entreprise de

> « Ce sanctuaire se composait apparemment de deux chapelles bâties à proximité l'une de l'autre, l'une d'entre elles semble avoir presque complètement disparu mais l'autre a beaucoup souffert et se laisserait facilement restaurer » [10].

On reconnaît dans cette (très) rapide description le temple C et la tour D. Le couvert forestier dense des montagnes du Chouf ne permettait sans doute pas de se rendre compte de l'étendue du site sur les terrasses supérieures. Il fallut attendre les années 1960 pour que ces ruines suscitent à nouveau l'intérêt : M. Tallon publia une description du temple et de son décor [11], juste avant que soient entrepris, sous la direction de Haroutune Kalayan, le dégagement et la restauration de l'édifice. L'architecte n'a laissé aucune documentation écrite sur ses propres activités, mais a pris régulièrement des photographies de l'état d'avancement des travaux et effectué quelques relevés des vestiges. La majeure partie de cette documentation a été retrouvée récemment dans les archives de la Direction Générale des Antiquités du Liban [12]. Ces documents jusqu'alors inédits, confrontés aux résultats des fouilles archéologiques récentes, permettent d'éclairer d'un jour nouveau les vestiges et, plus précisément, le temple.

Les premiers résultats de la mission archéologique libano-franco-polonaise (démarrée en 1996) ont été présentés à l'occasion des deux premiers colloques internationaux sur les sanctuaires du Proche-Orient hellénistique et romain [13]. Ce quatrième colloque est l'occasion de revenir sur ce petit lieu de culte, où l'un des principaux objectifs des campagnes menées ces dernières années était de préciser la stratigraphie et pratiquer un dégagement en extension de l'aire sacrée. Les travaux ont dévoilé que le sanctuaire romain est l'aboutissement d'une longue suite de réaménagements et de transformations répartis sur plusieurs siècles [14]. Il est donc possible aujourd'hui de présenter l'organisation générale du sanctuaire païen au cours de ses différentes phases.

---

prospection des temples menée dans la région entre 1901 et 1903 par les architectes allemands, voir *Römische Tempel*, pl. I.

10. S. Ronzevalle, « Notes et études d'archéologie orientale (suite). X. L'aigle funéraire en Syrie. Étude iconographique », *MFO* V (1912), p. 23-24 et fig. 7.

11. M. Tallon, « Sanctuaires et itinéraires romains du Chouf et du Sud de la Beqa' », *MUSJ* 43 (1967), p. 237-238.

12. Je remercie M. Fr. Husseini, Directeur Général des Antiquités, de m'avoir autorisée à utiliser ces documents dans le cadre de cette étude.

13. Nordiguian 1997 ; T. Waliszewski, « Découvertes récentes sur le sanctuaire romain de Chhîm (Liban sud) », *Topoi* 9 (1999), p. 595-606 ; voir également T. Waliszewski et I. Périsse, « Chhîm. Explorations, 2004 », *PAM* 16 (2005), p. 411-418 ; *ibid.*, « Chhîm. Explorations, 2005 », *PAM* 17 (2007), p. 411-420.

14. Les transformations de la phase byzantine (phase VI) sont abordées dans le présent volume par T. Waliszewski (p. 93-106).

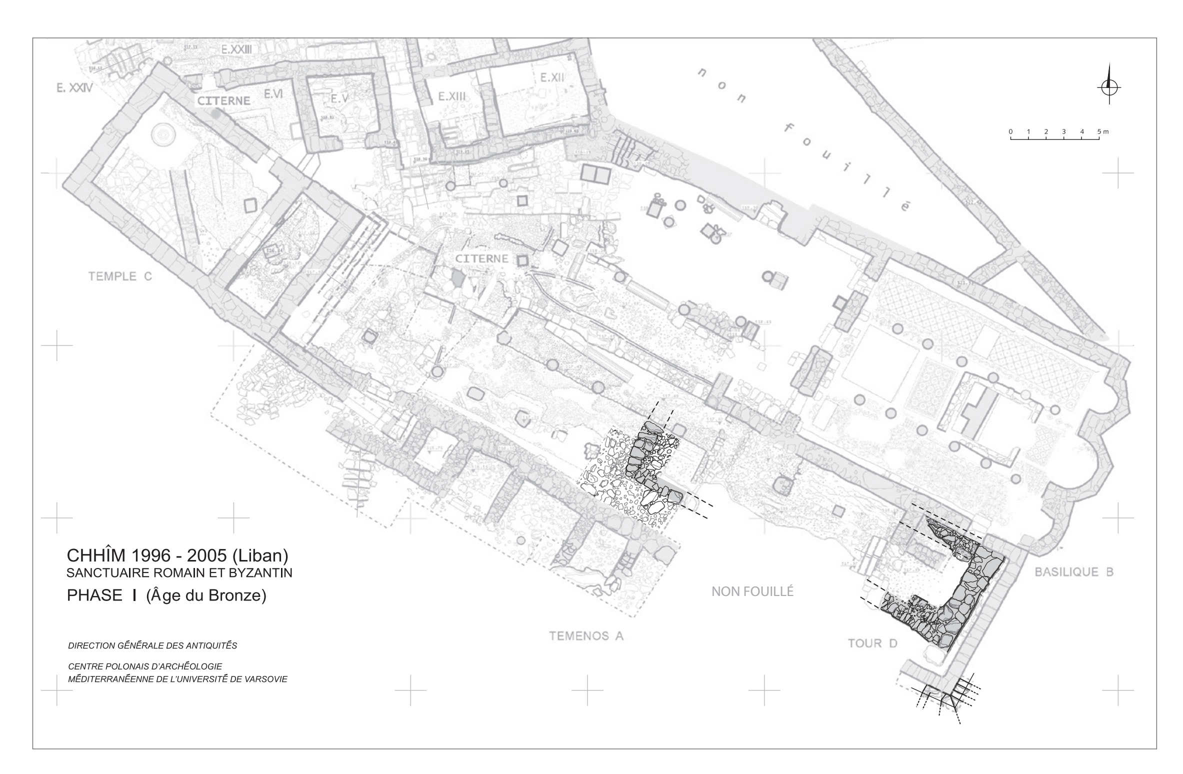


Fig. 2 – Chhîm, plan du sanctuaire – phase I.

Phase I : l'âge du Bronze Récent et l'âge du Fer (*Fig. 2*)

Lors du premier sondage en profondeur pratiqué en 1999 dans la *cella* du temple, la couche la plus ancienne, en contact avec le socle rocheux, a été datée des Ve et IVe s. av. J.-C. Elle contenait quelques tessons très fragmentaires datés de l'âge du Bronze [15], mais qui ne permettaient pas de tirer de réelle conclusion pour cette période [16]. Depuis, les sondages pratiqués dans la cour du *téménos* et dans la tour D ont mis au jour du matériel du Bronze Récent et du Fer, en relation avec des structures [17]. Il s'agit, tout d'abord, d'un large mur partiellement taillé dans le rocher, orienté sud-ouest / nord-est, dont la longueur occupe très exactement la largeur interne de l'édifice romain. Ce mur, parallèle au mur oriental de la tour et distant de celui-ci d'une cinquantaine de centimètres, fait retour à angle droit le long du parement interne du mur septentrional de la tour avant de disparaître à l'angle nord-ouest de celle-ci. Ces deux murs délimitent, avec un autre mur au sud, un espace approximativement carré, auquel on accédait peut-être par quelques marches rupestres, situées au sud-est et découvertes à l'occasion d'un sondage

15. T. WALISZEWSKI, « Chhim. Explorations, 1999 », *PAM* 11 (1999), p. 244.

16. PÉRISSÉ et NORDIGUIAN 2002 (2004), p. 30.

17. Le matériel céramique, confié à A. Seif, est en cours d'étude.

pratiqué à l'extérieur de la tour. À environ 14 m vers l'ouest dans le *téménos*, un autre tronçon de mur taillé dans le substrat rocheux, orienté également sud-ouest / nord-est, est en connexion avec un lambeau de sol de cailloutis damé. L'ensemble disparaît au nord-est, sous le *radius* de la cour d'époque impériale. À ces murs, il convient de rajouter la découverte, à l'occasion de petits sondages pratiqués en divers points de la terrasse, de tessons de poterie du Bronze Récent dans les couches argileuses peu profondes situées entre la roche mère et les installations romaines.

Ces pauvres vestiges constituent les derniers témoins d'une occupation remontant aux Bronze Récent et au Fer ; il est toutefois difficile de les caractériser, les murs étant réduits à leurs fondations. La tentation est forte de les interpréter comme les traces de la toute première installation cultuelle du site, qui serait ainsi à l'origine de l'établissement des sanctuaires successifs construits plusieurs siècles après. Mais l'on se doit de rester prudent et l'on peut seulement en conclure que la partie orientale de la terrasse du sanctuaire était occupée à cette époque par un ou plusieurs bâtiments, dont la fonction reste indéterminée [18].

Aussi modeste soit-elle, cette découverte est déjà, en soi, d'un intérêt non négligeable, puisque l'on connaît peu de choses sur l'occupation de la montagne libanaise pour ces périodes reculées [19]. Selon une idée communément admise jusqu'à récemment, les civilisations qui se sont succédées depuis le Néolithique auraient habité le littoral, tournant le dos à la montagne. Celle-ci, réduite à une fonction de lieu de passage entre la côte et la plaine de la Beqa', aurait été parcourue seulement par des chasseurs et des bûcherons [20]. Les chercheurs en concluaient que l'on devait la mise en valeur agricole du Mont Liban aux populations réfugiées dans la montagne à partir du VII[e] siècle de notre ère. Mais les investigations menées

---

18. Le même problème se pose, mais à une autre échelle, au sanctuaire de Jupiter à Baalbek : les plus anciens vestiges trouvés sur l'acropole remontent au Bronze Moyen et au Fer II, mais ils ne présentent aucun caractère sacré évident ; il s'agissait très vraisemblablement d'un secteur d'habitat et de quelques sépultures, voir en dernier lieu H. SADER et M. VAN ESS, « Looking for pre-hellenistic Baalbek », dans H. SADER, T. SCHLEFFER et A. NEUWIRTH (éds), *Baalbek. Image and Monument*, Beyrouth (1999), p. 247-265.

19. Cette image reflète pour partie l'état actuel de la recherche archéologique. Pour les sites côtiers, voir en dernier lieu R. SAÏDAH, *Sidon et la Phénicie méridionale au Bronze Récent. À propos des tombes de Dakerman* (*BAH* 170), Beyrouth (2004), avec les remarques de Marguerite Yon, p. 169-170 ; ainsi que la récente et importante publication de Tell Arqa (J.-P. THALMANN, *Tell Arqa I. Les niveaux de l'âge du Bronze* [*BAH* 177], vol. I-III, Beyrouth [2006]). La Beqa' est également mieux documentée ; on pense plus particulièrement au site de Kamid el-Loz.

20. X. DE PLANHOL, *Les Nations du prophète : manuel géographique de politique musulmane*, Paris (1993), p. 158-159 ; voir également R. HARFOUCHE, *Histoire des paysages méditerranéens terrassés : aménagements et agriculture* (*BAR* International series 1634), Oxford (2007), p. 167.

ces dernières années ont largement remis en question cette théorie : quatre sites importants de l'âge du Bronze – dont le prometteur *tell* de Kharayeb – ont été recensés lors de campagnes de prospection systématique menées plus au nord dans la vallée du Nahr Ibrahim [21]. En outre, suite à des sondages pratiqués derrière un mur de terrasse de culture dans l'arrière-pays de Byblos, dans le but d'appréhender les phases d'aménagement du paysage agricole construit du Mont Liban, l'hypothèse a été envisagée que la technique des murs en pierre sèche remonterait au III^e^ millénaire [22]. Il serait intéressant que de telles études soient entreprises dans la partie méridionale du Mont Liban, et plus particulièrement dans le Chouf où les anciennes découvertes fortuites de tombes, à Gharifé [23] et à Majdalouna [24], respectivement au nord-est et au sud-ouest de Chhîm, sont d'autres indices de l'occupation du Mont Liban Sud, au cours du Bronze Moyen et du Bronze Récent.

Phase II : l'époque hellénistique

Les données relatives à cette période sont bien maigres, mais marquent une étape importante dans l'occupation du site. On les trouve non pas sur la terrasse comme les installations précédentes, mais en contrebas à l'ouest : lors de sondages pratiqués dans les couches profondes du temple romain, à l'intérieur de la *cella*, un remblai homogène, en relation avec un petit mur, a été daté par le matériel céramique des III^e^ et II^e^ s. av. J.-C. [25]. Cette couche contenait notamment un *unguentarium* et un *amphoriscos* complets, associés à une statuette divine en bronze bien plus ancienne, puisque datée du Bronze Récent ou de l'âge du

21. Voir GATIER *et al.*, « Mission de Yanouh et de la haute vallée du Nahr Ibrahim. Rapport préliminaire (1999 – 2001) », *BAAL* 5 (2001), p. 98-99, 102-103 et 131 ; *Id.*, « Mission de Yanouh et de la haute vallée du Nahr Ibrahim. Rapport préliminaire (2003 – 2004) », *BAAL* 8 (2004), p. 141-149 ; P.-L. GATIER et L. NORDIGUIAN, *Yanouh et le Nahr Ibrahim : nouvelles découvertes archéologiques dans la vallée d'Adonis*, Beyrouth (2005), p. 10.

22. R. HARFOUCHE, *op. cit.* (n. 20), p. 170.

23. L. WOOLLEY, « La Phénicie et les peuples égéens », *Syria* 2 (1921), p. 181-182 ; R. SAÏDAH, *op. cit.* (n. 19), p. 116. Il s'agit en fait d'un ensemble de vases – dont quatre d'importation mycénienne – découverts par un paysan, et l'appartenance à une tombe reste hypothétique.

24. M. CHÉHAB, « Tombes phéniciennes. Majdalouna », *BMB* 4 (1940), p. 37-53 ; R. SAÏDAH, *op. cit.* (n. 20), p. 116.

25. T. WALISZEWSKI, *op. cit.* (n. 13), p. 597 ; PÉRISSÉ et NORDIGUIAN 2002 (2004), p. 30 et fig. 29.

Fer I [26]. Les trois artefacts étant soigneusement disposés à plat les uns à côté des autres dans le remblai au moment de leur découverte, je propose d'interpréter cet ensemble comme un dépôt de fondation, témoin d'un petit lieu de culte élevé à cet endroit précis à l'époque hellénistique. Des fragments de poterie hellénistique ont également été retrouvés à quelques mètres de là, dans la cave de la pièce E.V, sous le niveau des fondations [27], ainsi que dans la tour D [28]. Un autre tronçon de mur daté de la même phase a été découvert plus haut dans le village, à une dizaine de mètres vers le nord [29], mais aucune relation entre ce mur et celui qui se trouve sous le temple n'a pu être établie.

L'étroitesse du sondage – due à sa situation sous le mur nord-est du temple romain – rend l'analyse difficile. De plus, les rares sanctuaires connus pour la période hellénistique dans la région présentent des caractéristiques si variées d'un site à l'autre qu'il est impossible de dégager un modèle commun : à Wasta et Banias, c'est une simple grotte qui a été reconnue [30], tandis qu'à Yanouh et Tel Dan, les fouilles ont mis au jour une plate-forme [31]. La formule dite « classique », avec un temple rectangulaire oblong précédé d'une façade à colonnade, est pourtant déjà connue à Oumm el-'Amed [32] et sans doute aussi au sanctuaire d'Echmoun à Sidon [33], mais la nature du petit lieu de culte hellénistique de Chhîm nous échappe complètement.

---

26. A.-S. Dalix, « Chhîm, découverte d'une statuette divine en bronze », dans Waliszewki, Tarazi *et al.* 2002 (2004), p. 99. Il convient de noter que ces deux fioles à parfum sont les seules poteries du sanctuaire païen retrouvées complètes.

27. T. Waliszewski, « Chhîm. Explorations, 2000 », *PAM* 12 (2001), p. 299.

28. T. Waliszewski, « Chhim. Explorations, 1998 », *PAM* 10 (1999), p. 183.

29. Dans la pièce E.VII, voir Waliszewski et Tarazi 2002 (2004), p. 19.

30. Pour Wasta, voir R. Mouterde et A. Beaulieu, « La grotte d'Astarté à Wasta », *MUSJ* 27 (1947-1948), p. 1-20 ; pour Banias, A.M. Berlin, « The archaeology of ritual. The sanctuary of Pan at Banias-Caesarea Philippi », *BASOR* 315 (1999), p. 30-31 et J.F. Wilson, *Caesarea Philippi : Banias, the Lost City of Pan*, Londres–New York (2004), p. 59 sq.

31. Pour Yanouh, voir P.-L. Gatier et L. Nordiguian, *op. cit.* (n. 21), p. 11-13 ; pour le sanctuaire de Tel Dan, V. Tzaferis, « The 'God Who is in Dan' and the Cult of Pan at Banias in the Hellenistic and Roman Periods », *Eretz Israel* 23 (1992), p. 128-135.

32. M. Dunand et R. Duru, *Oumm el-'Amed, une ville de l'époque hellénistique aux échelles de Tyr*, Paris (1962).

33. R.A. Stucky, en collab. avec S. Stucky et avec des contributions de A. Loprieno, H.-P. Mathys et R. Wachter, *Das Eschmun-Heiligtum von Sidon, Architektur und Inschriften* (*Antike Kunst*, Beiheft 19), Bâle (2005), p. 77 sq. et fig. 58.

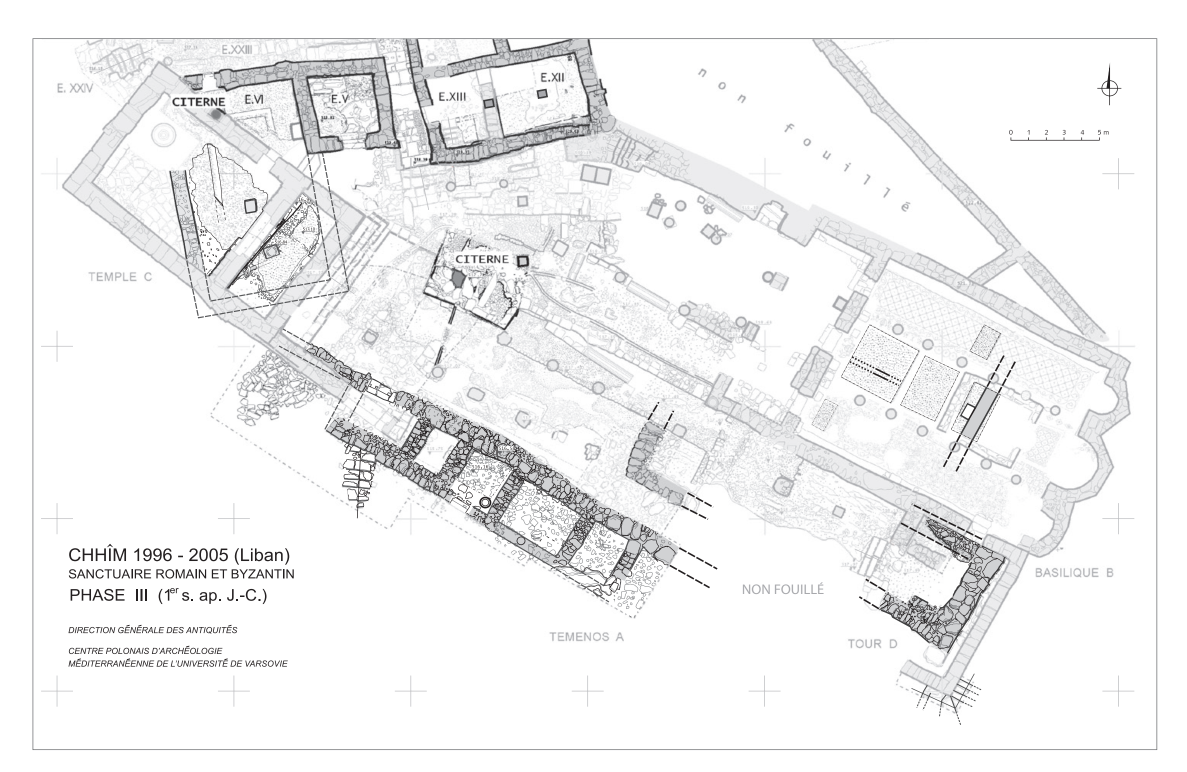


Fig. 3 – Plan du sanctuaire – phase III.

Phase III : le Ier siècle apr. J.-C. (*Fig. 3*)

Cette phase marque la première grande extension reconnue. Divers bâtiments sont édifiés sur et en bordure de la terrasse naturelle, autour d'une grande cour à ciel ouvert. Au sud, une série de cellules, dont le niveau de circulation est situé à environ 1,2 m en contrebas de celui de la terrasse, est adossée à un mur continu dont les fondations ont été en partie taillées dans le rocher et qui marque la limite méridionale de l'aire cultuelle. Ces pièces, orientées au sud-ouest, présentent toutes la même profondeur, mais avec des largeurs différentes. L'une d'entre elles comportait un four alimentaire dans lequel de nombreuses lampes datées du Ier siècle de notre ère ont été retrouvées [34]. Cet alignement de pièces paraît s'étendre vers le sud-est, hors des limites de la fouille dans son état actuel.

Un deuxième groupe de trois pièces borde la cour au nord-ouest. La première d'entre elles, à l'ouest, est orientée nord / sud ; ses fondations ont été établies sur le rebord occidental de la terrasse, de manière à ce que leurs niveaux de circulation correspondent. Il s'agit d'une salle à colonnade axiale, curieusement aménagée : un espace central, surbaissé d'une dizaine de cm, est bordé sur au moins trois côtés (ouest, nord et sud) d'un muret bas de section arrondie (*Fig. 4*).

---

34. T. WALISZEWSKI, « Chhim. Explorations, 1999 », *PAM* 11 (2000), p. 241.



Fig. 4 – E.VI – État du Ier s. apr. J.-C. (phase III).
Vue prise depuis le sommet du mur nord-est du temple.

Dans l'angle nord-est de ce muret, une margelle délimite l'accès à une citerne de près de 6 mètres de profondeur. Une base de colonne occupe l'axe médian de la pièce et une petite plate-forme rectangulaire est adossée au mur oriental. Dans la partie méridionale a été retrouvé l'emplacement pour un pilier circulaire fiché dans le sol de mortier de chaux, accompagné d'un canal d'évacuation aménagé dans le radier du sol. Cette conduite part du pilier en direction de l'ouest, mais ne peut être suivie que sur quelques dizaines de cm [35]. Les murs de cette pièce étaient décorés de peintures à motifs végétaux et géométriques [36]. Aucun vestige ne permet de restituer avec exactitude l'emplacement du mur fermant l'édifice au sud, perdu en raison de sa destruction totale lors de la construction du *naos*, puis du portique corinthien dans les phases postérieures [37]. Cependant, si l'on suppose que le mur méridional de la cour du *téménos* se prolongeait vers l'ouest et existait au moment de la construction de ce bâtiment, la façade de ce dernier ne devait pas être très éloignée de l'extrémité occidentale du mur de la cour et l'accès à cette pièce se trouvait soit dans la partie sud du mur oriental, soit dans le mur méridional disparu.

La fonction de cette salle pose problème. Si dans un premier temps nous avions interprété l'espace central surbaissé comme un bassin – qui aurait eu un

---

35. Pour une description détaillée de cet ensemble, voir PÉRISSÉ et NORDIGUIAN 2002 (2004), p. 31-32.

36. L'analyse de ces peintures, en cours d'étude, a été confiée à O. Chabiera.

37. Voir ci-après.

lien avec la citerne et son approvisionnement en eau [38] – il a bien fallu se rendre à l'évidence : rien ne permettait un quelconque écoulement entre le bassin et la citerne, le niveau de la margelle étant trop haut et aucune canalisation n'étant aménagée entre les deux. Une autre hypothèse serait de voir dans cette pièce une salle de banquet ; les convives auraient alors pris place en bordure de l'espace central, soit à même le sol, soit sur des lits mobiles en bois [39]. Il reste à savoir comment la citerne était alimentée. Ses parois sont entièrement recouvertes d'un épais enduit d'étanchéité qui confirme sa fonction de réserve d'eau, mais, dans l'état actuel de nos recherches, il est impossible de déterminer comment l'eau y était amenée. La fouille de cette citerne a démontré qu'elle avait été constamment entretenue jusqu'à la fin du V^e^ siècle, avant de devenir au début du siècle suivant, et ce jusqu'au début du VII^e^ siècle, un dépotoir [40].

Cette salle est contiguë d'une petite pièce carrée à l'est (E.V), établie elle aussi en bordure de la terrasse. Son niveau de circulation est toutefois situé 1,7 m plus haut et elle comporte un sous-sol auquel on accédait par un escalier. L'importance de E.V se traduit par les restes d'enduits rouge et bleu sur le parement interne des murs du rez-de-chaussée et surtout par la baie monumentale à deux battants qui ouvre au sud [41]. La face interne des montants de cette baie et le pas de son seuil comportent des petits trous qui ont pu servir à fixer une grille métallique ou une barrière en bois.

Cette pièce E.V est séparée par une rue (E.XXII) d'une salle à colonnade axiale (E.XII - E.XIII) comportant deux niches soigneusement aménagées dans le parement oriental [42].

---

38. Périssé et Nordiguian 2002 (2004), p. 31 et 34.

39. La disposition est en effet assez proche de celle du « Garden Triclinium » AL94 du second palais d'Hérode à Jéricho, voir E. Netzer, *Hasmonean and Herodian palaces at Jericho : final reports of the 1973-1987 excavations*, Volume I, *Stratigraphy and architecture*, Jérusalem (2001), p. 189-193 et fig. 274-276. Je remercie très amicalement L. Tholbecq de m'avoir suggéré ce rapprochement et signalé cette publication.

40. Voir T. Waliszewski et I. Périsse, « Chhîm. Explorations, 2005 », *PAM* 17 (2007), p. 416-417. La fouille de cette citerne devrait être achevée lors d'une prochaine campagne et, contrairement à celle de la cour du *téménos*, elle n'a pas été explorée par H. Kalayan. Rappelons que c'est également au VI^e^ siècle qu'un bassin est aménagé dans la *cella* du temple romain. À propos de ce bassin et de l'installation probable d'un pressoir à vin dans la *cella* à l'époque byzantine, voir Nordiguian 1997, p. 951-952.

41. Pour cette phase, le dispositif monumental de la porte est unique sur le site ; on le retrouvera par la suite au temple, puis à la basilique byzantine, voir Waliszewski, Tarazi *et al.* 2002 (2004), p. 15.

42. Le mur de partition interne aujourd'hui visible est une réfection tardive, probablement de l'époque byzantine, *ibid.*, p. 15-17.

Si l'on continue cette visite dans le sens des aiguilles d'une montre, on trouve ensuite, un peu plus haut, un long mur de soutènement orienté nord-ouest / sud-est, qui descend vers la basilique byzantine. La céramique trouvée dans ses fondations a été datée des Ier et IIe s. apr. J.-C. [43]. Il est alors fort possible que ce mur ait servi à contenir l'accumulation des terres sur la pente tout en marquant la limite septentrionale de la cour [44].

À l'ouest, cinq sondages, pratiqués dans la basilique byzantine à l'occasion de la restauration des tapis de mosaïque, ont permis de dégager des vestiges qui remontent très vraisemblablement à cette phase. Ils appartiennent à une pièce qui présente de fortes analogies avec la première salle à l'ouest de la terrasse : le même sol en mortier de chaux et une petite plate-forme en tous points similaire, adossée à un mur orienté sud-ouest / nord-est. L'édifice chrétien a donc été élevé au-dessus d'un bâtiment de largeur sans doute équivalente et qui occupait, en profondeur, au minimum les cinq premiers entrecolonnements. Au sud, la construction quadrangulaire remontant à l'âge du Bronze Récent / âge du Fer était peut-être encore en usage.

Deux accès à la cour ont été reconnus : au sud-ouest, un escalier permettait d'atteindre le niveau de la terrasse ; il aboutissait à une entrée aménagée dans le mur méridional de la cour. Le second accès se faisait par la rue E.XXII au nord, où un seuil de porte, situé dans l'alignement du mur de fond de la pièce E.V, délimitait une sorte de vestibule ouvert et pavé, desservant à la fois la cour et la salle E.XII / E.XIII et légèrement surélevé par rapport au reste de la rue au nord, en terre battue. Cette cour bordée de pièces était, de la sorte, clairement séparée de la zone d'habitat installée sur les terrasses supérieures, dont la construction a été entreprise à la même époque [45].

Malgré l'absence d'ex-votos – qui tient au fait que les lieux ont été continuellement occupés jusqu'à la fin de l'Antiquité – les arguments en faveur d'une identification de cet ensemble comme sanctuaire sont nombreux : il y a, tout d'abord, la séparation nette – dont on vient de parler – avec le monde profane, mais aussi la richesse des décors peints et l'aménagement particulier de la première

43. T. Waliszewski, *op. cit.* (n. 27), p. 298.

44. On remarquera sur le plan du site que la zone située au sud-ouest de ce mur n'a pas encore été fouillée, en raison, 1) du problème posé justement dans ce secteur par l'accumulation des terres et 2) de la présence d'un couvert boisé important. Une exploration de cette zone dans le futur est à envisager : elle permettrait d'établir la relation entre la zone sacrée et l'huilerie E.II, située à une vingtaine de mètres au nord sur une terrasse supérieure d'où descend une rue soigneusement pavée (E.XXVI) en direction du sanctuaire.

45. Les huileries E.I et E.II sont également datées du Ier apr. J.-C., voir T. Waliszewski, *op. cit.* (n. 34), p. 244 ; également Waliszewski, Tarazi *et al.* 2002 (2004), p. 12 (tableau de la chronologie provisoire du site).

salle à colonnade axiale au nord-ouest. Mais l'argument décisif est, à mon sens, le principe même de la pérennité des lieux de culte : cette éventuelle salle de banquet a été élevée au-dessus d'un petit édifice à caractère sacré et précède la construction d'un temple au siècle suivant.

Au Ier siècle de notre ère, l'aire sacrée de Chhîm consistait ainsi en une vaste cour à ciel ouvert, élaborée selon un schéma rencontré au Proche-Orient dès l'âge du Fer, par exemple à Mispe Yamine, dans l'arrière-pays de Tyr. Ce sanctuaire – baptisé par les fouilleurs « cultic enclosure » [46] –- présente la même organisation d'ensemble, c'est-à-dire une cour aux contours irréguliers, délimitée par le mur périphérique des pièces qui la bordent et / ou un mur d'enceinte. En outre, la pièce qui borde la cour de Mispe Yamine au sud possède une ressemblance frappante avec la « salle de banquet » de Chhîm : une colonnade axiale qui supportait dans sa première phase une toiture, une petite plate-forme rectangulaire disposée sur un de ses longs côtés et une entrée désaxée.

Mais le parallèle le plus proche de Chhîm reste, à l'heure actuelle, le sanctuaire hors les murs d'Apollon à Tyr, découvert dans les années 1970 dans le secteur de la nécropole. Il se composait à l'origine d'un petit enclos quadrangulaire et d'un puits. Agrandi en plusieurs étapes entre le Ier et le IIe siècle de notre ère, il comportait une cour et des pièces disposées sur les côtés nord, est et ouest, dont la plus importante était la salle médiane au nord. Celle-ci comprenait le puits et des banquettes le long de ses murs internes : il faut sans doute y reconnaître la *skéné* de l'inscription dédicatoire de 28/29 apr. J.-C. [47]. Ce lieu de culte consacré à Apollon constitue au tournant de notre ère une version régularisée et géométrique du sanctuaire à ciel ouvert.

Cette rémanence de modèles anciens à l'époque impériale peut paraître surprenante, mais, en définitive, Chhîm représente une catégorie de sanctuaires imprégnés de traditions locales qui devaient encore être assez répandus après la conquête et où l'espace à ciel ouvert – bordé ou non de pièces – jouait un rôle fondamental : le grand temple pseudo-diptère de Jupiter à Baalbek, construit à la même époque, a été greffé sur l'un des côtés et à l'extérieur d'une vaste cour plus

---

46. Voir R. Frankel, « Mizpe Yammim, Mount », *NEAHL* (1993), p. 1061-1063. Le site est aujourd'hui sur le territoire d'Israël, en Haute Galilée.

47. À propos de l'inscription, voir J.-P. Rey-Coquais, *Inscriptions grecques et latines découvertes dans les fouilles de Tyr 1963-1974*, 1, *Inscriptions de la nécropole* (*BMB* 29) (1977), p. 1-3 ; à propos des vestiges, P.M. Bikai, W.J. Fulco et J. Marchand, *Tyre : The Shrine of Apollo*, Amman (1996), dont les fig. 7, 9, 18 et 28. L'emplacement de ce sanctuaire, abandonné sans doute à la suite d'un tremblement de terre au début du IIe s. apr. J.-C., fut respecté lors du développement de la nécropole aux IIIe et IVe siècles.

ancienne où prenait place au centre, dès l'origine, l'autel de sacrifice [48]. Une série monétaire de Byblos, frappée sous Macrin [49], témoigne de la persistance de ce vieux schéma encore au IIIe siècle de notre ère : au revers est représenté un sanctuaire vu du ciel, composé d'une vaste enceinte quadrangulaire à portiques, au milieu de laquelle se tient un objet élancé et conique protégé par une barrière, qui a été le plus souvent identifié à un bétyle [50]. Un édifice à colonnes et fronton – peut-être un temple – est adossé à un des portiques, mais à l'extérieur de l'enceinte, comme s'il avait été rejeté de la cour. On ne peut s'empêcher de faire un rapprochement entre cette représentation et le vaste enclos rectangulaire de Machnaqa, dans l'arrière-pays de Byblos, où l'autel monumental semble flotter dans une enveloppe trop grande pour lui. Ici, point de temple, c'est l'autel seul – agrandi à deux reprises – qui resta en usage jusqu'à la fin de l'Antiquité [51].

À Chhîm, la grande citerne rectangulaire au centre de la cour était peut-être déjà en usage, pour répondre aux besoins vitaux en eau sur un site où aucune source naturelle n'a été reconnue, et il est fort possible que d'autres installations, parfois en matériaux périssables, se soient trouvées sur la terrasse autour de cette citerne : des abris, des foyers, mais aussi des autels et ex-votos en tous genres.

Phase IV : le IIe siècle apr. J.-C. (*Fig. 5*)

Pour une raison indéterminée, la grande salle à colonnade axiale au nord-ouest est méticuleusement détruite au siècle suivant : ses murs – à l'exception de l'angle nord-est – sont arasés, la surface de destruction est aplanie et une puissante terrasse, qui rattrape la forte déclivité de la pente, est élevée le long de son mur

---

48. H. Kalayan avait montré que cet autel était placé exactement au point de jonction des diagonales de la cour originelle. Il n'a malheureusement laissé aucun relevé de cette phase ancienne et pas de descriptions précises, seulement une phrase : « The present Roman period rectangular courtyard is built around an earlier courtyard, which had the small altar sacrifice situated at its central point » (H. KALAYAN, « The engraved Drawing on the Trilithon and the related problems about the constructional History of Baalbek Temples », *BMB* 22 [1969], p. 152). Voir, en dernier lieu, A. HOFFMANN, « Terrace and Temple : remarks on the architectural history of the temple of Jupiter in Baalbek », dans H. SADER, T. SCHLEFFER ET A. NEUWIRTH (éds), *op. cit.* (n. 18), p. 279 sq. et fig. 1.

49. G.F. HILL, *Catalogue of the Greek Coins of Phoenicia*, Londres (1910), p. 102 et pl. XII, 13.

50. S. RONZEVALLE, « Notes et études d'archéologie orientale (2° série). Venus Lugens et Adonis Byblius », *MUSJ* 15 (1930-1931), p. 161 et 162 n. 1 pour les références.

51. H. KALAYAN, « Rapport préliminaire sur les travaux de reconnaissance du site de Maschnaka », *BMB* 17 (1964), p. 105-110.

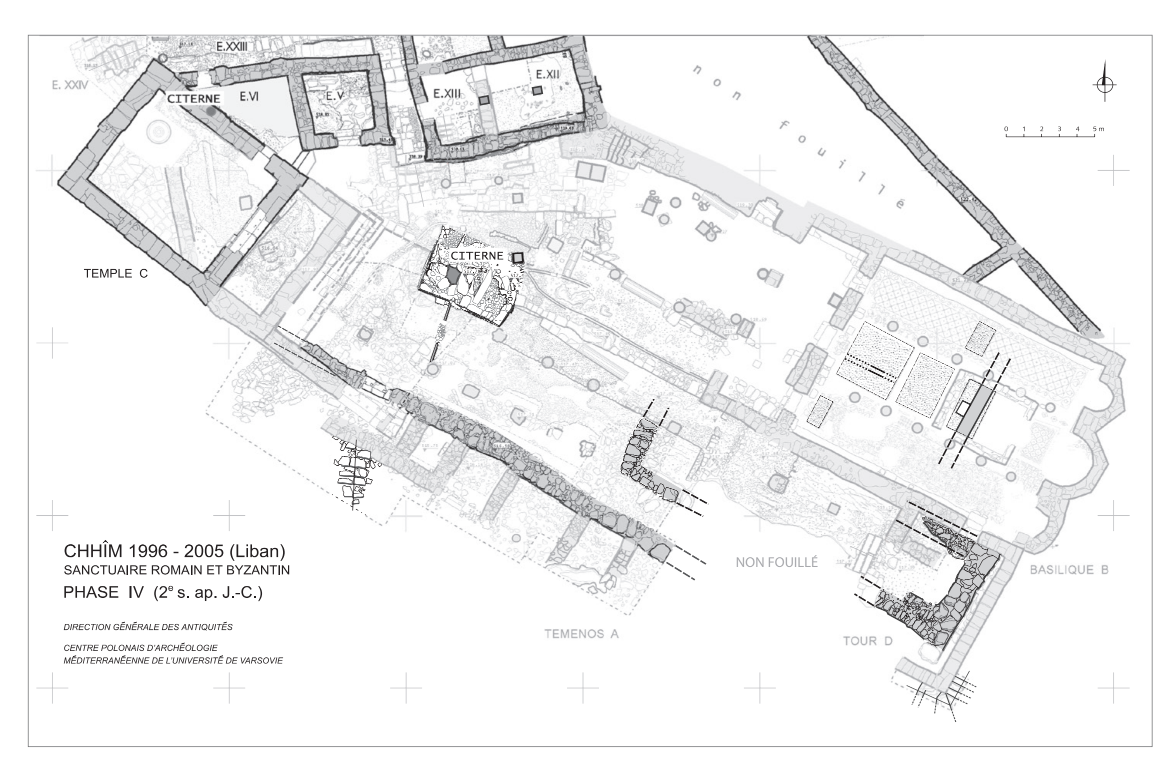


Fig. 5 – Plan du sanctuaire - phase IV.

méridional [52]. Sur ce nouveau socle est bâti un édifice dont l'orientation a été modifiée de 45 degrés et dont les fondations des murs entaillent profondément les couches plus anciennes afin d'atteindre le rocher. D'après les résultats des sondages effectués dans la *cella* – dont la découverte d'une monnaie d'Antonin le Pieux [53] – et l'analyse du mur sud-ouest continu entre *cella* et *pronaos* (*Fig. 6),* on s'accordait jusqu'à récemment sur l'idée que le temple prostyle tétrastyle, tel qu'on le voit aujourd'hui, avait été construit d'un seul tenant vers le milieu du IIe s. apr. J.-C. Mais les investigations menées dans le *pronaos* et la découverte des relevés inédits de H. Kalayan conduisent à revoir cette théorie.

À l'arrivée de l'architecte, le site était occupé par des oliviers, répartis sur un système de champs parallèles et étagés sur la pente, et les ruines du temple émergeaient timidement d'une dense végétation. Il était alors difficile d'envisager l'existence d'un vestibule en façade [54]. Après l'élagage des arbres et le dépierrage des abords du temple (*Fig. 7*), une partie du stylobate du portique fut reconnue

52. L'hypothèse initiale – que je préfère écarter aujourd'hui – était que cette terrasse aurait appartenu à la phase II, voir WALISZEWSKI, *op. cit.* (n. 13), p. 597.

53. T. WALISZEWSKI, « Chhîm. Explorations, 1997 », *PAM* 9 (1998), p. 145.

54. C'est ce qui avait probablement conduit S. Ronzevalle à parler de chapelle et non de temple à propos de ces vestiges ; voir n. 10.



Fig. 6 – Le mur latéral sud-ouest du temple aujourd'hui.

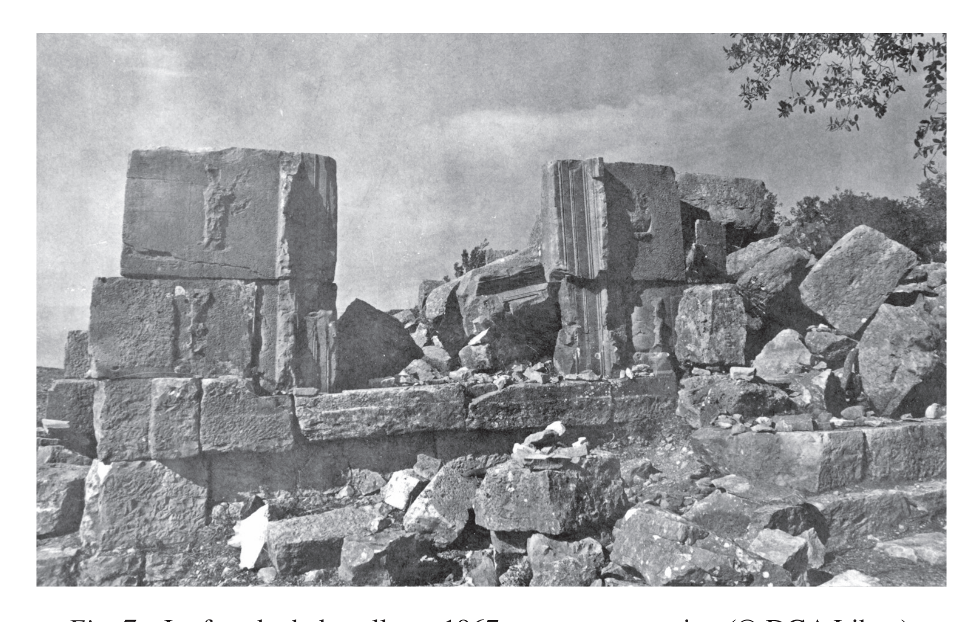


Fig. 7 – La façade de la cella en 1967, avant restauration (© DGA Liban).

in situ et, parmi les blocs errants, se trouvaient un piédestal, une base de colonne et un chapiteau corinthien. Les assises du parement interne du mur latéral sud du portique furent dégagées (*Fig. 8*), mais il ne restait quasiment rien du parement externe, arraché. Dans l'alignement de ces blocs, vers le sud-est, le mur de *téménos* était alors remployé comme mur de terrasse. H. Kalayan dessina un



Fig. 8 – Dégagement du mur latéral du pronaos en 1967 (© DGA Liban).

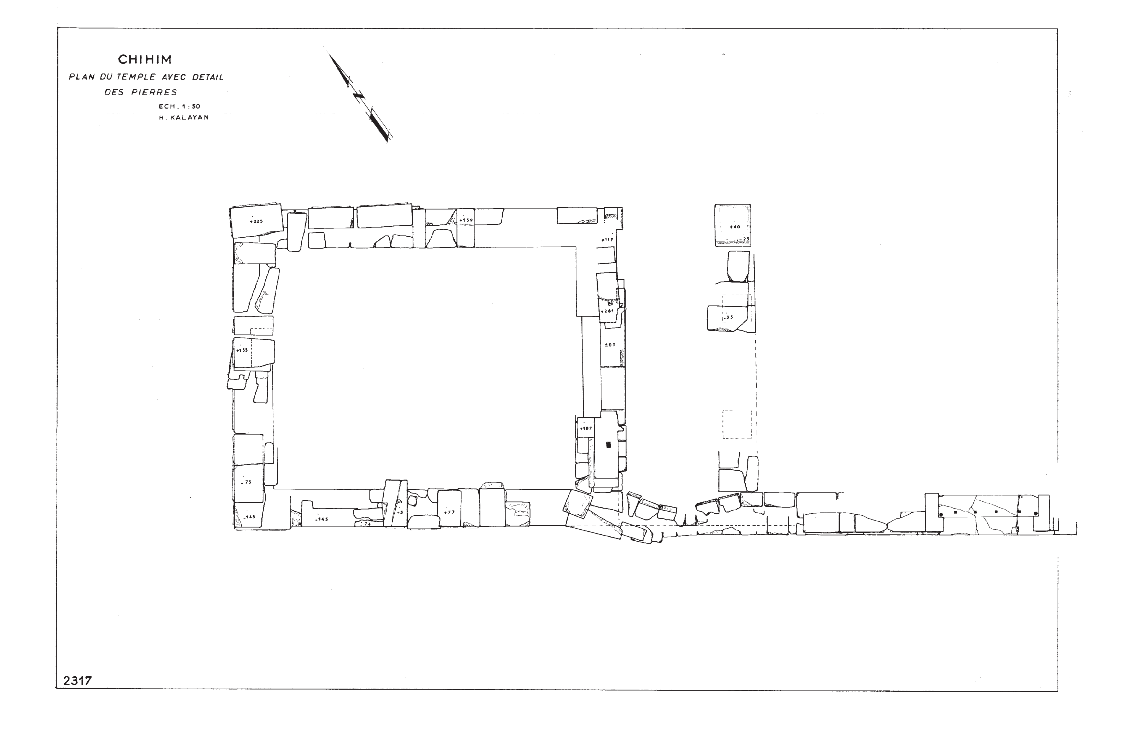


Fig. 9 – Plan du temple par H. Kalayan avant restauration (© DGA Liban).

plan des vestiges dans l'état de leur découverte (*Fig. 9*). Un autre relevé (un plan de chute) retrouvé dans les archives de la DGA [55] apprend que des blocs de corniche égyptienne gisaient dans la *cella* et à l'extérieur de celle-ci au sud-ouest, au bas de la pente où ils avaient roulé. C'est une information très importante puisque, jusque-là, on ne savait pas à quelle construction attribuer ces éléments architecturaux [56], entreposés dans le *téménos* à l'arrivée de la mission polonaise en 1996. H. Kalayan dessina une première restitution de l'élévation du temple : un édifice à portique tétrastyle corinthien surmonté d'une architrave à trois fasces et d'une corniche à gorge égyptienne qui en fait le tour [57]. Mais il n'avait absolument pas envisagé la possibilité d'une construction du temple en deux phases, dont une première sans portique. C'est sans doute la raison pour laquelle il reconstitua un mur continu entre *cella* et *pronaos*.

Plusieurs éléments indiquent cependant de façon explicite que le *pronaos* du temple visible actuellement appartient à un projet postérieur à celui de la *cella* :

– sur les relevés et les photos avant restauration de l'architecte, les fondations du mur sud-ouest du *pronaos* sont distinctes du mur latéral sud-ouest de la *cella* dans le prolongement duquel elles se trouvent ; à leur rencontre, le coup de sabre est net et précis (*Fig. 9 et 10)*.

– de l'autre côté de l'édifice, à l'angle oriental de la *cella* (*Fig. 11*), on observe en façade que le long bloc situé dans le prolongement du seuil monolithe de la grande porte a été grossièrement retaillé sur une trentaine de cm de profondeur à son extrémité nord-est, de manière à ce que les blocs du parement externe du *pronaos* viennent s'y encastrer [58].

– enfin, les deux parties de l'édifice présentent un appareil différent : le mur latéral méridional du portique, accolé à l'extrémité oriental



Fig. 10 – Angle sud-est de la cella

55 Relevé n° CHM/14.

56. PÉRISSÉ et NORDIGUIAN 2002 (2004), p. 40.

57. Relevé n° 2363.

58. H. Kalayan n'a pas restauré cette partie du bâtiment, qu'il s'est contenté de dégager.



Fig. 11 – Façade du temple aujourd'hui.

du mur de la *cella*, a été construit dans un appareil de moins bonne qualité et de plus petit module que celui des murs de la *cella* [59].

Au IIe siècle de notre ère, il existait un édifice monocellulaire de plan rectangulaire ramassé et érigé dans le sanctuaire à enclos, couronné par une corniche égyptienne et surmonté d'une toiture en terrasse plutôt que par un toit à deux pentes. Les blocs à bossage des murs arrière et latéraux de cette chapelle cubique ont été dressés en carreaux et boutisses, tandis que la façade principale ravalée présente un appareil monumental et irrégulier (*Fig. 11)*. De part et d'autre d'une large porte à trois fasces, prennent place des bas-reliefs qui ont déjà attiré l'attention des chercheurs [60] et sur lesquels je ne m'attarderai donc pas longuement.

---

59. Bien entendu, on ne peut tenir compte ici du mur sud-ouest du *pronaos*, complètement reconstitué par H. Kalayan.

60. NORDIGUIAN 1997, p. 947-950 ; R. KRUMEICH, « Darstellungen syrischer Priester an den kaiserzeitlichen Tempeln von Niha und Chehim im Lebanon », *DaM* 10 (1998),

Retenons seulement que deux *thymiateria* sont disposés symétriquement à gauche et à droite de la porte et surmontés chacun d'une représentation différente : à droite, un buste solaire à douze rayons – peut-être la divinité honorée en ces lieux – et à gauche, un personnage schématique, debout et de profil, vêtu d'une tunique et coiffé d'un bonnet conique, tenant des ustensiles dans ses deux mains qu'il brandit vers le buste radié ; il a été identifié comme prêtre. Une *tabula* vide à la gauche de sa tête était peut-être destinée à recevoir une inscription gravée, mais il ne faut pas négliger la possibilité d'une inscription peinte disparue. Si on lève le regard, la partie supérieure du linteau de la porte décorée d'une frise de guirlandes est surmontée d'une corniche à gorge égyptienne dans laquelle prend place un disque solaire ailé avec deux *uraei*. À l'extrémité droite subsiste une couronne de laurier à *taenia* ; son pendant devait occuper l'extrémité gauche aujourd'hui disparue.

En pleine époque impériale, la construction et le décor de cette petite chapelle – ou *naos* – doivent peu aux modèles romains, même si quelques éléments comme les guirlandes et les couronnes renvoient à des influences classiques. L. Nordiguian a mis en évidence que le thème iconographique du prêtre offrant une libation était avéré depuis au moins le v^e^ siècle av. J.-C. dans la région de Sidon [61] et il me semble que c'est toute la conception architecturale de cette chapelle cubique, avec l'aspect monumental et ornemental concentré en façade, qui renvoie à des modèles indigènes plus anciens disparus, mais dont les *naïskoï* retrouvés dans la région de Sidon garderaient le souvenir. Ces petites maquettes de temple, datées entre les IX^e^ et VI^e^ s. av. J.-C., se composaient d'une large baie – parfois occupée par un relief – surmontée d'une architrave en gorge égyptienne décorée d'un disque ailé, et d'une frise d'*uraei* [62]. Le *naos* de Chhîm apparaît comme une version monumentalisée et conservée à l'époque romaine de ces niches à idoles [63].

Les temples libanais élevés à l'époque impériale sont ordinairement rangés dans une des trois catégories suivantes, qui relèvent des canons vitruviens :

p. 171-200 ; Z. Fani, « Bas-reliefs de dieux momifiés au Liban », *BAAL* 8 (2004), p. 263-271.

61. Nordiguian 1997, p. 948-950.

62. Voir E. Gubel éd., *Art phénicien : la sculpture de tradition phénicienne*, Paris (2002), p. 82-85, n° 71 à 75 ; A. Caubet, « Remarques sur les fouilles du Dr Georges Contenau à Helalieh et Ayaa (Sidon) », *NMN* 10 (2000), p. 13 et fig. 10-11.

63. Dans le domaine de l'architecture et pour la période pré-romaine, les seules édicules cubiques connus sont ceux d'Amrith, le Ma'abed situé au milieu d'un bassin à portique et les deux chapelles de 'Ain el-Hayyât, datés du IV^e^ siècle av. J.-C., voir E. Renan, *op. cit.* (n. 2), p. 68-70 ; M. Dunand, « Rapports préliminaires sur les fouilles d'Amrith en 1955 », *AAS* 6 (1956), p. 3-8 ; N. Saliby, « Essai de restitution du temple d'Amrit », *AAS* 21 (1971), p. 283-288 et M. Dunand et N. Saliby, *Le temple d'Amrith dans la Pérée d'Aradus* (*BAH* 121), Paris (1985).

temples à antes, temples prostyles et temples périptères [64]. Au IIe siècle de notre ère, la chapelle cubique de Chhîm ne saurait être rangée dans aucune de ces catégories et il semble bien qu'il existait une quatrième catégorie, où l'édifice consistait en un simple *sékos*, sans colonnes – ainsi au temple B de Niha et au grand temple de Qalaat Faqra dans leur première phase [65] – mais aussi parfois donc sans vestibule : c'est le cas du temple rectangulaire à abside de Burqush [66] et l'on connaît pour la même période des temples de plan carré ou proche du carré, plus frustres et adossés à un pan rocheux, à Aïn Aataa [67] et à Kfar Doura [68], dans le Mont Hermon. À Yammouné, sur le versant oriental du Mont Liban, la source dite des Quarante Martyrs abritait un sanctuaire des eaux où les ruines d'une construction quadrangulaire, sur un éperon qui surplombe le cours d'eau, sont toujours visibles aujourd'hui. Un linteau de porte décoré d'un disque ailé gît à proximité immédiate [69]. Il s'agissait ici peut-être d'un *naos*, mais un dégagement et des relevés seraient bien entendu nécessaires pour confirmer cette hypothèse.

Enfin, notons que les derniers travaux menés par J. Seigne au sanctuaire de Zeus à Jérash, en Jordanie, ont mis en lumière la construction dans le *téménos* d'un bâtiment cubique, très similaire dans la conception, daté des environs de 135 av. J.-C. et appelé *hammana* par une inscription [70] : ce type d'édifice cultuel s'inscrivait dans une tradition proche-orientale ancienne plus largement diffusée que dans les seules montagnes libanaises

La chapelle cubique de Chhîm présente d'autres caractéristiques que l'on relèvera rapidement : aucune trace d'escalier n'est visible en façade, alors que la différence de niveau entre le seuil de la porte et la cour du *téménos* était d'environ deux mètres. Outre cette porte monumentale, l'édifice comporte dans le mur

---

64. Voir à ce propos *Römische Tempel*, p. 278-280 ; G. TAYLOR, *op. cit.* (n. 1), p. 20-21.

65. Voir ci-après. En revanche, il n'est pas assuré que l'on puisse classer dans cette catégorie le *kyriabau* de Sfiré, appelé aussi temple C, puisque, d'après les travaux – restés inédits – de H. Kalayan, cet édifice n'aurait pas reçu de murs au-dessus du podium et pas plus de couverture ; voir à ce propos P. COLLART et P. COUPEL, *Le petit autel de Baalbek* (*BAH* 98), Paris (1977), p. 75-76.

66. Voir *Römische Tempel*, p. 240-243 et pl. 100.

67. R. MOUTERDE, « Antiquités de l'Hermon et de la Beqâ' », *MUSJ* 29 (1951-1952), p. 23-27.

68. S. DAR, *Settlements and Cults Sites on mount Hermon, Israël. Iturean Culture in the Hellenistic and Roman Periods* (BAR International Series 589), Oxford (1993), p. 107-113 et fig. 50-51 : à droite de la porte d'entrée est sculpté un buste de face, fort érodé, mais qui n'est pas sans rappeler celui de la façade de la *cella* de Chhîm.

69. Voir L. NORDIGUIAN, *Temples…*, *op. cit.* (n. 1), photo p. 78.

70. Voir P.-L. GATIER et J. SEIGNE, « Le hammana de Zeus à Gérasa », *Electrum* 11 (2006), p. 171-187.

latéral nord-est deux baies supplémentaires : l'une était une entrée secondaire pour la *cella* et l'autre permettait d'accéder à la bouche de la citerne [71]. Ces deux baies donnent sur une pièce de plan triangulaire accolée au temple, E.VI, qui est en fait la reprise de l'angle nord-est préservé de la salle du Ier siècle, dont le niveau a été rehaussé de plus d'un mètre. Enfin, à l'intérieur et au fond du *naos*, prenait sans doute place une petite estrade – que l'on appelle ordinairement *adyton* – comme il est d'usage dans les temples de la région [72].

Hormis les pièces alignées et situées en contrebas de la terrasse, qui ont été abandonnées à la fin de la période précédente, le reste du sanctuaire ne paraît pas avoir subi de réelles modifications durant cette phase. Celles-ci vont survenir au siècle suivant.

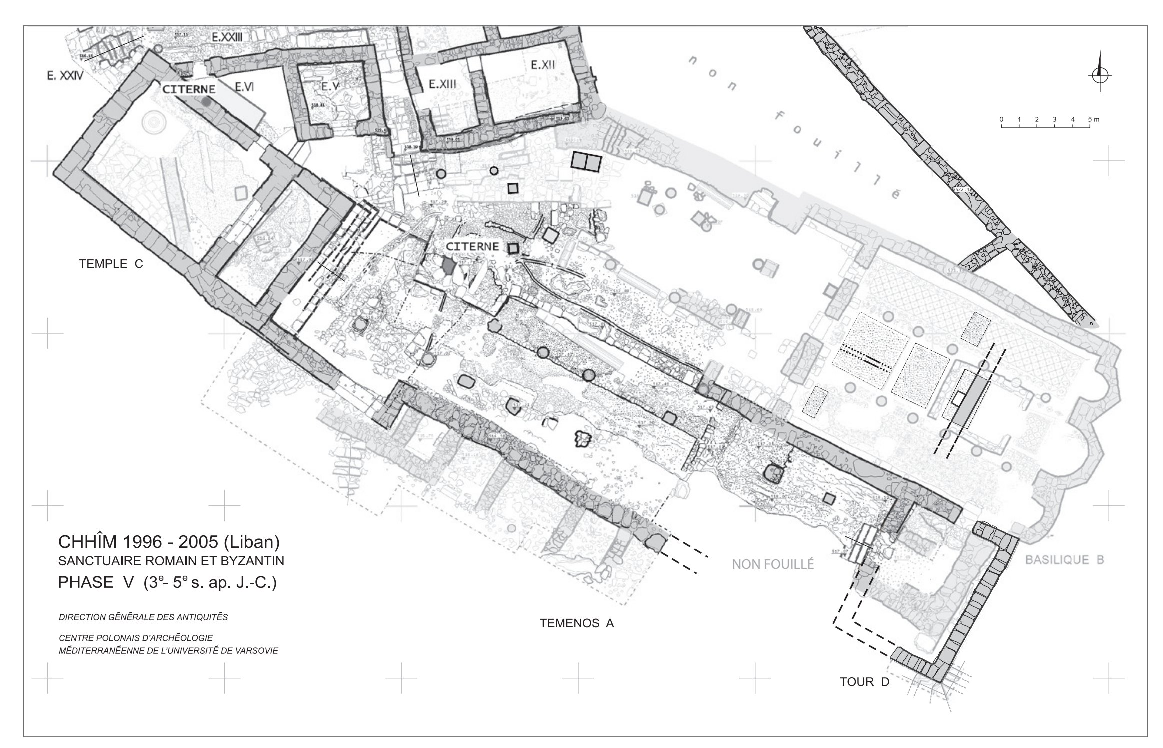


Fig. 12 – Plan du sanctuaire – phase V.

Phase V : le IIIe siècle apr. J.-C. (*Fig. 12*)

Le IIIe siècle est en effet une période de changements importants. Il marque le dernier réaménagement du sanctuaire païen, concentré dans la moitié sud de la terrasse ; on cherche alors à régulariser cette partie de l'aire sacrée avec la mise en place d'une organisation axiale. À un même projet appartiennent les

71. Voir PÉRISSÉ et NORDIGUIAN 2002 (2004), p. 36-37.

72. *Ibid.*, p. 36.



Fig. 13 – Mur d'ante sud-ouest du pronaos restauré par H. Kalayan.

constructions du *pronaos* précédé d'un escalier, d'une nouvelle porte monumentale pour le sanctuaire et de portiques encadrant une voie menant à un nouvel édifice au sud-est, la « tour » D.

Comme cela a déjà été dit plus haut, la décision de mettre en place en façade de la chapelle une colonnade qui n'était pas prévue dans le projet originel se lit très bien à l'angle sud-est de l'édifice, malgré la reconstitution par H. Kalayan, d'un mur continu nord-ouest entre *cella* et *pronaos*. Le temple est agrandi par l'adjonction d'un portique d'ordre corinthien qui, tel qu'il se présente aujourd'hui, est qualifié de prostyle tétrastyle [73], mais offre un agencement très particulier : tout d'abord, il est fermé sur le côté sud-ouest par un mur d'ante, qui n'a été reconstitué que partiellement par H. Kalayan (*Fig. 13*). Ce mur se prolonge au-delà du temple sur environ 9 mètres, où il devient mur de péribole et où est aménagée la nouvelle entrée monumentale du sanctuaire, à l'emplacement de la porte de la phase précédente. Puis, ce mur fait un retour à 90 degrés vers le nord-est pour rejoindre le tracé déjà existant du mur méridional du sanctuaire.

La construction de ce long mur a imposé aux bâtisseurs du IIIe siècle, ainsi que L. Nordiguian l'a écrit [74], une « formule hybride » pour l'installation des colonnes du *pronaos* : l'extrémité du mur d'ante est occupée par un ante à pilastre axial et, sur la face interne du mur, une demi-colonne latérale. À l'autre extrémité de la colonnade fait pendant un curieux pilier à chapiteau angulaire et demi-colonne latérale. Pourtant l'examen du parement de la face postérieure du pilier et de son chapiteau (*Fig. 14*) révèle qu'elle n'était pas forcément destinée à rester visible : la surface est grossièrement piquetée, alors que le reste du pilier présente un parement lisse. Doit-on en déduire que ce pilier était adossé à un mur d'ante qui fermait également de ce côté-ci le portique ? La chapelle cubique aurait alors été transformée en temple distyle *in antis* et non prostyle tétrastyle comme il est actuellement à la suite des restaurations. Le choix insolite de demi-colonnes

---

73. Voir encore récemment L. NORDIGUIAN, *Temples*, *op. cit.* (n. 1), p. 127.

74. NORDIGUIAN 1997, p. 946.

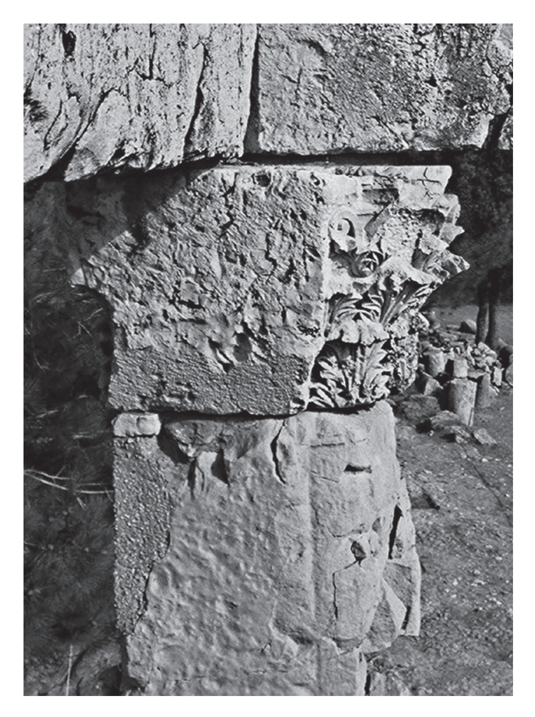


Fig. 14 – Face postérieure du pilier d'angle du pronaos.

latérales aux antes s'explique par la situation particulière du temple sur le tracé du péribole, mais il reste inhabituel au Proche-Orient [75] et extrêmement rare dans le reste du bassin méditerranéen : ce dispositif est attesté pour la première fois en Afrique du Nord, à Cyrène dans toute une série de bâtiments du IIIe siècle avant notre ère [76] et on le retrouve à l'époque impériale à Dougga dans un petit temple situé sur le forum. Dans ce dernier cas, il est intéressant de noter que le *pronaos* résulte, comme à Chhîm, du remaniement – à la fin de l'époque flavienne – d'un édifice religieux qui consistait à l'origine en une simple *cella* [77].

L'adjonction d'un *pronaos* répond selon toute vraisemblance à une volonté de donner au monument un aspect gréco-romain, au goût du jour. Ce phénomène n'est pas isolé au Liban, il a été observé dans d'autres temples d'époque romaine : J. Yasmine [78] vient ainsi de montrer que la colonnade en façade du temple B de Niha, c'est-à-dire toute la partie située en avant de l'extrémité des antes du *sékos*, avait été rajoutée et que deux modules avaient été employés par les constructeurs dans le tracé du temple, un pour le *sékos* – la coudée babylonienne ou égyptienne – et l'autre pour la colonnade prostyle – le pied romain. De même au grand temple de Qalaat Faqra, J. Yasmine a identifié deux modules de construction et noté l'emploi de deux calcaires différents entre, d'une part, la *cella* et les antes et, d'autre part, le

75. On retrouve ces demi-colonnes latérales aux antes dans le petit temple ouest de Qal'at Kalota, dans le Massif Calcaire (communication orale d'O. Callot).

76. Voir R. Ginouvès *et al.*, *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine*, Tome II, *Éléments constructifs : supports, couvertures, aménagements intérieurs*, Athènes-Rome (1992), p. 65-66 et n. 56 : ce type de demi-colonne engagée sur la face interne du mur est d'ailleurs baptisé « ante de Cyrène » et on le retrouve au trésor de Cyrène à Delphes, voir J. Bousquet, *Fouilles de Delphes*, Tome II, *Le trésor de Cyrène*, Paris (1952), p. 42 sq. et pl. XVII, XVIII, XXX et XXXI ; D. Laroche, « L'emplacement du trésor de Cyrène à Delphes », *BCH* 112 (1988), p. 302, fig. 8.

77. Il s'agit du temple anonyme sud n° 15. Je remercie vivement J.-Cl. Golvin d'avoir porté à ma connaissance ce monument encore inédit et pour lequel il prépare une publication.

78. J. Yasmine, « Remaniements de temples d'époque romaine ; les cas de Niha et de Faqra. L'apport de l'étude métrologique », *BAAL* 9 (2005), p. 301-316.

portique prostyle. En outre, comme à Chhîm, l'entablement de la *cella* comporte une modénature avec tore et gorge égyptienne tandis que le portique prostyle présente un entablement classique ; tout le problème est de savoir comment les bâtisseurs ont géré la jonction entre les deux types d'entablement.

Dans les temples A et B d'Akroum, dans le Akkar, le *pronaos* est de même un probable rajout tardif [79] et une évolution semblable s'observe à Kasr Nimrud, dans l'Anti-Liban, où la *péristasis* du temple a été bâtie dans un second temps [80].

C'est à la même phase qu'il faut attribuer la mise en place à Chhîm de deux portiques à colonnes d'ordre dorique, de part et d'autre d'une voie processionnelle qui relie l'espace situé devant les marches du temple à une nouvelle construction, la « tour » D (*Fig.* 15), élevée autour de l'édifice quadrangulaire de la phase I au sud-est de la terrasse. Ce monument a été restauré par H. Kalayan, mais les photos de M. Tallon, prises juste avant les travaux, révèlent qu'il était déjà debout et conservé sur la même hauteur [81]. Le module de construction diffère de celui du temple : il s'agit d'un appareil régulier, mais grossièrement équarri, et les blocs, posés à sec, sont disposés sur un seul parement. Certains d'entre eux portent la trace d'un léger bossage. On accédait à l'intérieur depuis la voie à portiques, par une porte dans le mur nord-ouest précédée de deux marches [82]. Il ne reste absolument rien de l'organisation interne de la tour, excepté des mortaises dans la paroi sud-est qui indiquent la plausible existence d'un étage. Depuis la première mission archéologique polonaise, la fonction de cet édifice atypique pose problème, d'autant plus que sa position privilégiée dans l'axe du temple, auquel il est relié par la voie, révèle son importance.

Jusqu'ici, l'autel de sacrifice n'a jamais été évoqué ; il est le grand absent de notre fouille, toutes phases confondues. Élément essentiel et fondateur de tout sanctuaire païen, lieu de relation « directe » avec le divin, il fut perçu par les premiers chrétiens comme le symbole même du paganisme, ce qui explique qu'il ait été systématiquement détruit à la fin de l'Antiquité et, par voie de conséquence, que les archéologues puissent difficilement l'identifier sur le terrain. À Chhîm, devant les marches du temple et dans l'axe de l'entrecolonnement axial, une dépression circulaire d'une cinquantaine de cm de diamètre dans le sol du *téménos* est l'emplacement possible d'un *arula*, sur lequel on aurait brûlé de l'encens ou du parfum, ou bien d'une base sur laquelle on aurait posé un *thymiatèrion* analogue à ceux représentés sur les murs du *naos*.

---

79. Voir M. TALLON, *op. cit.* (n. 11), fig. 1 et pl. X-1.

80. Voir *Römische Tempel*, p. 178 sq. et pl. 1. Mais l'on ne sait pas si le *sékos* comportait ou non des antes dans sa première phase.

81. Voir PÉRISSÉ et NORDIGUIAN 2002 (2004), p. 41, n. 16. Les dimensions de cette tour sont importantes : 9,5 m sur 7,2 m pour 7 m de hauteur.

82. La porte dans le mur nord-est date de l'époque byzantine.



Fig. 15 – La « tour » D vue depuis la basilique B.

Cependant, aucune trace d'un véritable autel de sacrifice n'a été retrouvée. La « tour » D est, à mon sens, un candidat potentiel sérieux, par sa position privilégiée au bout d'une *via sacra* face au temple et en raison de l'ancienneté de l'occupation de cette partie de la terrasse – rappelons que ce sont les structures les plus anciennes du site, qui remontent à l'âge du Bronze récent. Le médiocre état de conservation des ruines ne permet certes pas de restituer la forme exacte qu'affectait cet édifice et on peut objecter qu'aucune trace de cendres n'a été retrouvée à l'intérieur, mais le fait que rien ne nous en soit parvenu n'est pas tellement étonnant si l'on considère que les chrétiens ont soigneusement effacé toute trace de sa fonction avant de le transformer en sacristie.

Si l'on est en présence du lieu de sacrifice, quelle forme revêtait-il ? Ces hauts murs peuvent avoir formé un enclos qui abritait l'autel, mais il est vrai que la hauteur importante est inaccoutumée pour ce type d'enceinte. Une autre hypothèse serait d'interpréter cette construction élevée comme un autel-tour monumental, car les dimensions s'y prêtent ; il se serait donc agi plus exactement du socle monumental qui portait l'autel au sommet, selon la prédilection multiséculaire en Orient pour les sacrifices en hauteur. Dans ce cas, il faut imaginer que l'accès s'effectuait par un escalier intérieur ou une échelle amovible, moyen certes peu

commode, mais qui a été reconnu à Machnaqa et à Qalaat Faqra, au « grand autel » face à la tour [83].

L'agencement du *téménos* de Chhîm n'est pas connu ailleurs et il est évident qu'il a été imposé à la fois par la configuration du terrain et les éléments préexistants du sanctuaire à enclos. Cependant, les efforts importants accomplis pour régulariser toute la moitié méridionale de la terrasse sont révélateurs de la volonté des bâtisseurs de mettre en place un plan géométrique.

C'est donc la dernière phase observée d'un sanctuaire païen dont l'origine remonte à plusieurs siècles, voire déjà au IIe millénaire av. J.-C., et qui illustre parfaitement la permanence de traditions locales profondément ancrées dans un lieu de culte qui ne reçut un habillage classique que très tardivement, peut-être au moment où Sidon acquiert le statut de colonie sous Élagabale, en cette fin du premier quart du IIIe siècle apr. J.-C. E. Dąbrowa estime en effet que des vétérans se sont établis à cette occasion dans la cité, ce qui aurait entraîné la construction de monuments de facture romaine [84]. Chhîm étant situé sur son territoire et sur une des voies principales menant vers la Beqa' à travers le Djebel Chouf, on peut supposer que le sanctuaire a alors bénéficié du concours de sculpteurs venus de la cité, qui ont participé à la création du *pronaos* corinthien de très bonne facture.

Les circonstances exactes de la transition entre le culte païen et l'arrivée du christianisme demeurent encore dans l'ombre, mais il est assuré que l'an 498, date de la construction de l'église donnée par l'inscription grecque découverte sur une de ses mosaïques [85], ouvre une nouvelle phase dans l'histoire du sanctuaire.

Ingrid PÉRISSÉ-VALÉRO
UMR 5189 – HiSoMA, Lyon

---

83. Pour Machnaqa, voir ci-dessus n. 52 ; pour Qalaat Faqra, voir J.-P. REY-COQUAIS, « Qalaat Faqra : un monument du culte impérial dans la montagne libanaise », *Topoi* 9 (1999), p. 637.

84. Voir M. SARTRE, « Les colonies romaines dans le monde grec. Essai de synthèse », *Electrum* 5 (2001), p. 120.

85. WALISZEWKI, TARAZI *et al*. 2002 (2004), p. 45.